

J'étais un grand poète né pour chanter la Joie
— mais je sanglote dans ma cabine,
des bouquets d'eau de mer se fanent dans les vases
l'automne de mon cœur mène au Père-Lachaise,
l'éternité est là, œil calme du temps mort
est-ce arriver vraiment que d'arriver au port ?
Armand ta cendre pèse si lourd dans ma valise.

Voici ta vie immense qui fait sauter les ponts.
Tu sais nager, je sais, mais que le fleuve est long !
Nous étions écrasés par cette lumière inhumaine.
Pourquoi chanter à tue-tête ? Gorge pleine
qui ne demande qu'à chanter ?
Si le château était hanté ?
si les dieux s'amusaient à nous prendre pour cible ?
Tu es entré vivant aux mains du dieu terrible
et jusque dans la mort tu es resté vivant...
... Que le flot ne veut-il m'emporter ?

Océan,
ta vague furieuse fouette le vieil automne !

À l'hôpital cette blancheur d'angoisse, jaune.
Que de bateaux ici chassés par les typhons,

blessés dans leur ferraille tendre
ont coulé par le fond !
Des visiteurs parfois y entrent en scaphandres
qui gardent en esprit la corde qui les lie
au monde extérieur. Ils pensent à ce monde
tout le temps qu'ils sont là, penchés sur quelque lit,
et les mourants y pensent aussi et des bulles d'air montent
à la surface. Mais que font donc les vivants ?
qu'attendent-ils pour mettre en marche les poulies ?
Le film, le film est-il tellement captivant
que projette la mort sur l'écran de la vie ?
Oh que ta voix est lasse
laisse-moi près de ta voix
splendide, tu jouais avec le ciel d'en face
je veux dormir près de tes mains
le grand rideau tombait avant la fin et cependant
la vie applaudissait de se sentir émue
dans les cris d'autobus, les accidents, les bris,
elle applaudissait à tout rompre
— pourquoi ne pas venir saluer le public ?
Une aube d'au-delà sur ton visage tremble...

Ami, ami nous étions venus de loin, ensemble,
unis comme les branches des ciseaux
pépins d'un même fruit
le même rêve à partager, le même pain
la même soif plus grande que le monde.
Nous avons de quoi conquérir plus qu'un monde :
Nous aura-t-on trompés, rusés ?
Sisyphes, vieux Sisyphes que tu es donc usé !
Céderas-tu ? consentirais-je

au seul droit de la force ?
Ce n'était rien, un piège.
Il ne faut pas céder. Pas d'issue, pas d'issue !
Ils doivent périr ou vaincre ceux qui n'ont point d'issue !
Quelle barque jamais, au royaume des cieux,
aborda sans péril, par calme plat ? Tes yeux
se sont peut-être ouverts ailleurs. Mais la tempête
ce soir t'a rejeté sur nos bords. Salut, mouette !
Entends-tu l'océan pendant que tu es là ?
Tu es au moins aussi vivant que moi,
tu es mon rire et ma mémoire
je suis enceint de ta mort
je te porte plus haut que mon buste,
je hais la mort, je hais la vie.
J'ai si grand pitié des hommes
je me hais et je m'aime
pardonne-moi d'être vivant, d'écrire des poèmes,
je suis encore là mais je parle aux fantômes !
Est-il réponse ou non aux questions de l'homme
quelque part ? Et le dieu existe-t-il, le Dieu
d'Isaïe, qui essuiera toute larme des yeux
et qui vaincra la mort —
quand les premières choses seront évanouies ?

•

Cette nuit une lampe oubliée, allumée,
vacilla tout à coup en moi comme un oiseau
l'aile meurtrie et déplumée...
Était-ce bien le *même* monde ?
était-ce un monde renversé ?

... Elle était là encore la Terre, elle était ferme,
et pourtant j'entendais ses craquements futurs
— il ne faut pas s'y attarder
— il ne faut pas lui faire confiance,
quelque chose aura lieu. Quelque chose, mais Quoi ?
Les événements couraient les uns après les autres
ils se suivaient au galop,
leur chevelure était fuyante
— à quoi bon regarder en avant, en arrière ?
ce fleuve allait, bien sûr, m'emporter dans ses eaux
la vie allait, bien sûr, me traverser de part en part
— je vous salue, ô richesses !
que ferais-je à présent de tous ces rubans de lumière,
de ces choses qui naissent de l'eau, du crépuscule,
j'errais aveugle dans le pas perdu des gares
je demandais aux trains le but de mon voyage
pourquoi voulais-je aller si loin, quitter mon lit,
nourrir ma fièvre de banquises ?
Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse,
tu avais beau presser l'orange, l'univers,
le sommeil était là, assis, les yeux ouverts,
l'espace était immangeable,
le sang mordait au vide et se sentait poreux
un gros poisson touchait au monde, de sa queue
— son cri était long et sordide...

... la fin du monde et moi, ici, sur le balcon ?
J'appelais au secours, d'une voix d'exception
mais à quoi bon me plaindre, geindre ?
Un bonheur inconnu me léchait les reins,
je criais d'être libre, heureux, mais l'épouvante

me jetait un soleil cruel, à peine mûr,
il pourrissait au contact de mes mains
— qu'en ferais-je ?

Seul ! J'étais seul au monde avec moi-même,
feuille morte pareille à une feuille morte.

•

Préface

Il y avait longtemps
que le spectacle était commencé de l'Histoire
on en avait déjà oublié les débuts
les origines fabuleuses,
quand je suis né au monde
au milieu de l'Intrigue
comme un événement prévu depuis toujours
et cependant comme une surprise
un personnage inquiétant
qui pouvait tout laisser en place, qui pouvait tout changer,
le sens de l'action, la trame des mobiles,
qui avait sur le texte établi de toujours
l'ascendant prodigieux, étrange du vivant
le droit de bafouiller les meilleures répliques
d'improviser un monde en marge de l'Auteur
et tout à coup, malgré le Plan,
s'introduire soi-même au sein du personnage
en criant, excédé, vers le public des loges
« Il n'y a pas assez de réel pour ma soif ! »

•

I

Variante

Le monde s'ouvre en nous par la vue des navires
qui partent — comme ils partent leur chevelure au vent
qui rentrent — comme ils rentrent, vieillis et décrépits,
dans le bal des lumières,
dans la fête d'adieu des ports,
pareils à des infirmes
assis, pendant qu'on danse !

Le monde s'ouvre en nous par des matins immenses
(en ai-je vu briller aux cils de l'océan !)
par des fées enfermées
dans le noyau des fruits où les enfants ont peur,
par des tapis jetés sous les pieds de la Reine
(comme elle avance calme dans le pays des palmes)
par des chansons de nègres sur le Mississippi
(ont-ils été aussi chassés du Paradis ?)
et tout à coup par des pays de cheminées,
des asiles de nuit
où s'écoulent les eaux verdâtres de l'humain
en ai-je vu ? et par des tripots clandestins,
des Parques de l'ennui
qui tricotent des bas de laine pour les morts.

Le monde s'ouvre en nous (où en es-tu ma Soif ?)
par un mélange huileux de races et de langues,

par le murmure long et doux des épitaphes
(où ? quand ? dans quelles landes ?)
— par des marins de sable qui demandent du sable,
perdus dans le sable, cherchant un monde à oublier
— par le vomissement sans fin de l'incurable
criant pour s'entendre crier
(oh ! les nuits et leur peine !)
par les danseuses ivres des jours et des semaines.

— N'avons-nous pas assez navigué dans la poisse,
sans demander quartier, sans implorer merci ?
Il est temps de fermer les portes, temps d'éteindre
la lampe. Il est grand temps
de signer cette fresque qu'on a fini de peindre
— et qu'emporte le vent.

II

J'ai quitté les trottoirs de la ville pour d'autres trottoirs
[de villes,
les millions d'hommes pour d'autres millions d'hommes,
les mêmes à n'en plus finir,
je n'en avais jamais assez !
Pourquoi me suis-je déplacé ?
Les mots se meurent de changer de bouche,
la chance s'use de fournir les dés.
Quel curieux voyage j'ai fait parmi les hommes,
que de routes avons-nous parcourues ô mon œil
et quel étonnement à chaque tournant neuf

que les matins fussent les mêmes,
que les hommes eussent même visage,
vieux canots amarrés aux pontons pourrissants,
existences jaunies —
ne savais-je donc pas leur racine enfouie
sous terre — et le voyage inutile, et la soif?
C'est dans leur tubercule qu'il y avait du neuf!
Miracles de la faim, du froid,
vous êtes si plein de figures!

Que le monde était plein quand nous avons quitté
le port! Était-ce une vue ou bien une vision?
Et maintenant que les mers ont salé mes poumons
mouette vieillie, espoir usé et ébruité
je ferme le vieux livre et je dis : À quoi bon?
Pourquoi tant d'eau multipliée par tant d'eau,
tant de terre?
L'Homme est peut-être roi de ce monde, mais moi
mais vous, toutes ces ombres usées par la colère,
la pitié et l'envie de n'être nulle part,
qu'y cherchons-nous? Vous ai-je inventées? Mon regard
est las. Que font les hommes? Sont-ils absents d'eux-mêmes? —
Ou bien, rongés de fièvres secrètes comme nous,
revenus d'un voyage où eux aussi avaient
vu des êtres, des ports et des mers insensées,
des choses éternelles, si fades au palais,
et de sensibles, tendres et périssables choses
— si chères!

TABLE

LIMINAIRE

Benjamin Fondane, le retour du fantôme <i>par Henri Meschonnic</i>	9
---	---

Ulysse

<i>J'étais un grand poète...</i>	21
<i>Cette nuit une lampe oubliée, allumée...</i>	23
Préface	25
I. Variante	26
II. <i>J'ai quitté les trottoirs de la ville...</i>	27
III. <i>Je ne saurais vous dire l'eau...</i>	29
IV. <i>Pourquoi l'océan me fait-il penser...</i>	30
V. <i>J'entre dans le mouvement...</i>	31
VI. <i>Un enfant est né...</i>	33
VII. <i>J'ai fait escale dans les villes...</i>	34
VIII. <i>Plus loin, ou c'est trop tard...</i>	36
IX. <i>Marseille, tu chargeas les cales...</i>	36
X. Chanson de l'émigrant	40
XI. <i>Je me suis arrêté dans les ports...</i>	43
XII. <i>... dans la chair oubliée de l'homme...</i>	44
XIII. <i>Un grain de terre m'eût suffi...</i>	47
XIV. <i>... Oui, j'ai aimé le monde...</i>	49
XV. <i>Tu avais une déesse à tes côtés...</i>	51

XVI. <i>Le monde est fini...</i>	51
XVII. <i>Je largue les amarres...</i>	52
XVIII. <i>Les paroles devraient se presser...</i>	54
XIX. <i>Ce soir, la mer s'embête et boude...</i>	54
XX. <i>Les paysages vus dans les caisses des mers...</i>	55
XXI. <i>La terre a trop de bœufs...</i>	57
XXII. <i>J'avançais dans la foule...</i>	58
XXIII. <i>Aucune importance, bien sûr...</i>	59
XXIV. <i>Amérique, Amérique...</i>	60
XXV. <i>... et l'Argentine...</i>	62
XXVI. <i>... mais il y a longtemps que ça se passe ainsi...</i>	63
XXVII. <i>Fleur de neige...</i>	64
XXVIII. <i>aux confins de la vie...</i>	65
XXIX. <i>Ça commençait toujours par des prises de vue...</i>	68
XXX. <i>C'est une voix qui crie dans le désert...</i>	70
XXXI. <i>Et puisque la tempête m'y jette...</i>	71
XXXII. <i>de la mort à la mort...</i>	72
XXXIII. <i>et cependant les choses sont là...</i>	73
XXXIV. <i>Quand nous entrâmes dans le port...</i>	74
XXXV. <i>Il fut un temps, camarades...</i>	74
XXXVI. <i>Ce ne sont pas pourtant des visions...</i>	76
XXXVII. <i>À la fin, quand la mer...</i>	76
XXXVIII. <i>Peu importe la vue qui voit...</i>	77
XXXIX. <i>Quel pavillon, jadis, flotta...</i>	79
XL. <i>Ulysse, il nous faudra nous quitter...</i>	80

Le mal des fantômes

Non lieu	83
I. <i>D'autres que nous ont fait la traversée...</i>	85
II. <i>Oui, pirates, baleiniers...</i>	86
III. <i>Oui... Pourtant, en songe</i>	87
IV. <i>De cette vie, de ces mers l'écume...</i>	88

v. <i>Des conquérants, des jeunes...</i>	89
vi. <i>D'autres nous, aux planches des vieux tomes...</i>	90
vii. <i>D'autres que nous ont fait les argonautes...</i>	91
viii. <i>... ont-ils vécu leur songe ?...</i>	92
ix. <i>Car à présent c'est notre tour...</i>	92
x. <i>Vaincus d'hier, vomis par la marée...</i>	94
xi. <i>Pays du nouveau monde !...</i>	95
xii. <i>« Pas même seul...</i>	96
xiii. <i>Empires nés...</i>	97
xiv. <i>Tout est dans tout...</i>	98
xv. <i>Nulle musique ne saurait guérir...</i>	100
xvi. <i>« Dieu de mes pères...</i>	101
xvii. — <i>« Tu veux ? »...</i>	102
xviii. <i>Oui, ils sont morts dans cette terre nue...</i>	103
xix. <i>Oui... mais nous...</i>	104
xx. <i>Mais, après la nuit...</i>	105
xxi. <i>Le monde meurt...</i>	106
xxii. <i>Trompettes de la Fin !...</i>	106
xxiii. <i>D'AUTRES humains...</i>	108

Titanic

Titanic

I. *C'est un rêve effrayant...* 111

II. *... Je vais inaugurer...* 112

Robinson

I. *Le matin t'a lavé...* 115

II. *... La terre est apparue...* 115

III. *La vie n'a pas besoin de musiciens...* 116

IV. *Dépêche-toi...* 117

v. *Une pensée nouvelle...* 117

VI. *Dans les bistrots...* 118

VII. *Machines qui broyez...* 118

VIII. *Révolte...* 119

Villes

I. <i>Le silence coula...</i>	120
II. <i>Fuites de l'Or!...</i>	121
III. <i>C'est toujours cette sale musique...</i>	122
IV. <i>Et j'ai dit à mon propre espoir...</i>	124
V. <i>Il neige quelque part...</i>	125
VI. <i>Mais au-dessus des terres...</i>	126
VII. <i>De toutes parts la vie éclate...</i>	128
VIII. <i>... et je suis à nouveau descendu...</i>	129
IX. <i>Vers midi les sirènes d'usine...</i>	131
X. <i>La meute des chiens de la nuit...</i>	132
XI. <i>... mais le meeting est une tempête...</i>	134
XII. <i>La nuit nous aspire à nouveau...</i>	135

Radiographies

I. <i>Travail, métiers, commerces...</i>	137
II. <i>C'est au marché aux puces...</i>	138
III. <i>Vendredi, le bain turc...</i>	140
IV. <i>L'enfer passait par là...</i>	141

Le poète et son ombre

I. <i>J'ai demandé aux volcans...</i>	142
II. <i>La tempête va tout balayer...</i>	144
III. <i>Plus loin que moi-même...</i>	145
IV. <i>J'avais si peur de ce bonheur...</i>	146
V. <i>Voici que le temps a sonné...</i>	147
VI. <i>Nous nous sommes penchés...</i>	149
VII. <i>Et voici qu'une cloche sonne...</i>	150
VIII. <i>J'étais attaché à ces riens...</i>	151
IX. <i>Croyez-vous qu'il suffise de naître...</i>	152
X. <i>Un œil s'était ouvert...</i>	153
XI. <i>J'ai marché derrière quelqu'un...</i>	153
XII. <i>Est-il un coin de terre...</i>	154
XIII. <i>... et même en admettant...</i>	156

<i>Toute l'histoire me suit...</i>	157
------------------------------------	-----

L'exode
Super flumina Babylonis

Préface en prose	163
<i>ALEPH. Qui veut monter...</i>	166
<i>Sur les fleuves de Babylone...</i>	176
<i>Chantiez-vous de la harpe...</i>	177
<i>La chair a beau crier...</i>	178
<i>Chœur. Sur les fleuves de Babylone...</i>	179
<i>Voix de l'Esprit. À quoi te sert de fuir ?...</i>	180
<i>Chœur. Est-il un seul pays...</i>	181
<i>Sur les fleuves de Babylone₁...</i>	182
<i>Chœur. Et quelle chanson chanterais-je...</i>	183
<i>Le récitant. Que prenne fin l'exil...</i>	184
<i>Un homme parle : Le feu dévorant à l'origine...</i>	185
<i>Puis le deuxième : J'ai grimpé le plus haut...</i>	187
<i>Et le troisième : Mais je m'avance dans la nuit...</i>	189
Intermède. Colère de la vision	
I. <i>Et j'ai dit à ma vision...</i>	190
II. <i>De la Somme à la Loire...</i>	191
III. <i>Hurle, ô porte !...</i>	191
IV. <i>Qu'allons-nous faire si les fleuves...</i>	192
V. <i>Je vous ai tous comptés...</i>	193
VI. <i>Le jour s'achève, c'est la nuit...</i>	193
VII. <i>Nous laissons derrière nous Paris...</i>	194
VIII. <i>Adonaï Elochenu, Adonaï Echod !...</i>	195
IX. <i>Maintenant dans ma vision...</i>	196
X. <i>Moi-même je portais fusil...</i>	196
XI. <i>Colère, je t'ai appelée...</i>	197
XII. <i>À la fin, on n'était plus...</i>	198
XIII. <i>La trompette du Jugement...</i>	199
XIV. <i>À quoi bon, à quoi bon...</i>	199
XV. <i>Non, ce n'est pas fini !...</i>	200

XVI. <i>Nous avons posé notre trogne...</i>	200
XVII. <i>Cheval, ayant perdu ton cavalier...</i>	201
XVIII. <i>Les réveille-matin ont sonné...</i>	202
<i>La nuit descend comme autrefois...</i>	202
<i>Dans la nuit, ils chantaient...</i>	203
<i>Mais près du feu, autour de nous...</i>	204
<i>Mais les gardes ont dit...</i>	206
<i>C'est alors que les gardes crachèrent...</i>	208
<i>Le chœur. — Babylone, que ta langue...</i>	211
<i>Le récitant. J'ai vu les faux prophètes...</i>	214
<i>Le chœur. Verrons-nous de nos yeux...</i>	217
<i>Disséminés parmi les hommes...</i>	218
<i>La voix dans le désert</i>	219
<i>ALEPH. Si toute chose a un commencement...</i>	221
Postface	225

Au temps du poème

Au temps du poème

I. <i>Moi aussi, de retour parfois...</i>	229
II. <i>Prince en exil !...</i>	229
III. <i>Plus loin que moi-même...</i>	230
IV. <i>Que la saison était juste...</i>	230
V. <i>C'était un drame obscur...</i>	231
VI. <i>L'aisance de ce monde étrange participe...</i>	231
VII <i>Tu te souviens encor...</i>	232
VIII. <i>Contemporain de tous ces êtres nus...</i>	232
IX. <i>Les cloches dans les pures carafes...</i>	233
X. <i>Heureux le voyageur retour de son périple !...</i>	233
XI. <i>Ô Temps, de qui la fuite oisive et incertaine...</i>	234
XII. <i>J'ai voyagé...</i>	235
Là-bas	236
<i>Cette petite fille est morte, adolescente...</i>	239

<i>Le cordonnier mâchait des clous...</i>	240
Berceuse de l'émigrant	241
Tout à coup	244
Est-ce ?...	245
Quand de moi-même...	246
Parfois	246
<i>Écoute, j'en ai assez de la vieille musique !...</i>	247
Vae Solis	248
<i>J'en ai assez, ô Parque !...</i>	249
Tristan et Yseut	
I. <i>Pâris et Hélène...</i>	250
II. <i>Amour nu et tendre...</i>	251
III. <i>Larmes, sang, urée...</i>	253
IV. <i>« Le poème reste ! »...</i>	254
V. <i>Et je pense à ceux...</i>	255
VI. <i>Oui, le vers est là...</i>	256
VII. <i>Merveilleuse Hélène...</i>	257
VIII. <i>Vous avez vécu...</i>	258
IX. <i>Mais vous êtes morts...</i>	259
X. <i>Et tout ça pour rien...</i>	260
XI. <i>Si, pourtant, le cœur...</i>	261
Refus du poème	263
<i>C'est toute la douleur...</i>	264
Épithaphe	265
Élégies	
I. <i>Ce n'est rien. Je vous dis...</i>	266
II. <i>Ça a toujours été le dada du poète...</i>	267
III. <i>Que de fois les visages ont changé de visage !...</i>	268
Lettre non envoyée	269
Neige tombée	271
<i>Il se peut que plus rien Pâris et Hélène...</i>	272
<i>Je ne suis pas le pilote...</i>	273
<i>La terre finit quelque part...</i>	274
<i>J'ai cru bien entendu...</i>	274

<i>Si j'avais été comme vous...</i>	275
<i>Pendant qu'assis avec d'autres...</i>	277
<i>Je n'ai jamais rien compris...</i>	278
<i>Avons-nous avancé assez...</i>	279
<i>Lorsque le voyageur...</i>	279
<i>J'avais crié mon nom...</i>	280
<i>On cessa de parler...</i>	281
<i>Ces choses n'avaient ni commencement...</i>	282
<i>il y eut autrefois des choses...</i>	282
<i>La tête sur la roue...</i>	283
<i>C'était un long, un dur conflit...</i>	283
<i>Ce n'était pas de l'étonnement...</i>	284
<i>N'est-ce qu'un songe ?...</i>	285
<i>ces choses anciennes...</i>	286
<i>Nous n'avons rien à dire aux ombres...</i>	286
William Blake	287
Le chant du prisonnier	287

ANNEXE

<i>Ulysse</i>	291
---------------	-----

NOTE SUR LA COMPOSITION DU VOLUME	295
-----------------------------------	-----

CHRONOLOGIE	297
-------------	-----

BIBLIOGRAPHIE	304
---------------	-----